

Le parcours de Marius Barras

Le 11 juin 1917, Clotilde née Bonvin, épouse de Gédéon Barras mettait au monde un garçon qui fut baptisé et prénommé Marius François.

Son frère Marcel l'aîné de la famille, Jérémie, Lily, Joseph, l'avaient précédé sur les fonds baptismaux et ensuite Octavie, Gabriel, René, Francis, Gédéon et Charly vinrent compléter la famille installée dans l'immeuble du grand-père Jérémie à Chermignon d'en Haut.

Bien que la Suisse fut épargnée par la première guerre mondiale qui dura de 1914 à 1918, les séquelles de celle-ci furent ressenties durement dans le pays et en particulier dans les villages montagnards, tels Chermignon.

Par miracle, Marius tout comme ses frères et sœurs échappa aux épidémies et en particulier à la grippe espagnole qui firent des ravages dans une population qui ne connaissait ni l'hygiène ni les vaccins et qui vivait dans une grande précarité, n'ayant comme ressources pour vivre que le maigre produit de la campagne et la solde envoyée par les hommes mobilisés. Les allocations familiales et autres assistances sociales n'existaient pas encore.

Nous sommes en 1921 ; la guerre s'est terminée il y a 3 ans et Marius qui a 4 ans va à l'école du village pour suivre ses aînés, où il apprendra à lire et à écrire en écoutant et suivant les « grands » et surtout oublier le patois et aussi pour avoir chaud l'hiver car l'école était chauffée.

Son papa Gédéon est gérant du magasin du village et sa maman s'y affaire comme vendeuse.

Le temps s'écoule paisiblement dans la grande maison de l'arrière grand-père Augustin. Une année plus tard soit en 1922, papa Gédéon qui gère

depuis peu la société coopérative de Consommation de la station de Crans-Montana décide d'amener toute sa famille auprès de lui là-haut.

Le déménagement fut mémorable et digne d'une épopée de la ruée vers l'or au Far West.

Imaginez un char à bancs sur lequel maman Clotilde assise tenant Gabriel dans l'un de ses bras et Octavie dans l'autre. Autour d'elle, pêle-mêle, tout ce que la famille possédait, en tout quelques meubles, de la vaisselle et quelques habits, peu de chose quoi.

La route au-dessus du village de Chermignon est escarpée, caillouteuse et le cheval peine. Marcel, Joseph et Marius font ce qu'ils peuvent pour l'aider pendant que Jérémie pleure à chaudes larmes à cause de son chat resté introuvable lors du départ de la maison de Chermignon. La caravane finit par arriver sans trop de mal vers la gare du funiculaire de Montana, à l'époque centre de la station et prit ses quartiers dans l'appartement au-dessus du magasin de la Coopérative.

Pour nous autres gamins du village, le bouleversement est total car ici, tout est nouveau et plus beau ; de plus les garçons de notre âge se rient de notre timidité et de notre accent chermignonard.

Par bonheur, l'école et le voisinage des enfants du Dr Fischer nous apprivoisent petit à petit et bientôt la famille Barras domine le quartier, par le nombre en tout cas, car la famille s'était enrichie par la venue de 4 nouveaux membres, à savoir René, Francis, Gédéon et Charly et compte maintenant assez de membres pour constituer à elle seule une équipe de football.

Les années passent et nous arrivons dans les années 1930. Entre temps, tout ce petit monde a grandi et devenus adolescents, les aînés se dispersent, chacun et chacune partant de son côté : Jérémie et Marcel au collège de Brigue, Joseph et Gabriel à celui de Sion, Marius à l'école de commerce de Sierre et les filles à l'école normale ; les plus jeunes attendant leur tour.

Suivons maintenant le parcours de Marius. A l'école, il est toujours dans les premiers. A la fin de l'école primaire, il fréquente l'école de commerce à Sierre, école déjà renommée et reconnue et tenue par les chanoines de l'Abbaye de St-Maurice. Faut-il préciser que seuls les garçons étaient admis à l'école de commerce ?

Marius partit en Allemagne pour apprendre l'allemand en 1934, en Bavière à Bayreuth, l'année avant l'obtention de son diplôme de commerce.

Il fit aussi un séjour de 9 mois en Angleterre, dans la banlieue de Londres à l'âge de 19 ans pour apprendre la langue de Shakespeare.

Marius avait postulé à la compagnie anglaise des wagons-lits Cook. Il reçoit par le même courrier son engagement pour rejoindre cette prestigieuse compagnie et son ordre de marche pour la mobilisation de septembre 1939. Cruel dilemme mais court dilemme car servir sa patrie était un devoir primordial qui ne se discutait pas.

Il rejoint sa compagnie à Sion.

Il accomplit de très longues périodes de service militaire actif et devint capitaine d'infanterie à l'âge de 24 ans, il reçut ses galons en la cathédrale de Berne en 1941.

Reportons-nous maintenant en 1936, année funeste s'il en fut où la guerre civile qui depuis 2 ans sévissait en Espagne, présageant une conflagration mondiale qui ne tarda pas à éclater trois ans plus tard.

C'est dire que le monde entier traversait une crise économique majeure et le tourisme en particulier battait de l'aile.

Sur le Haut- Plateau de Crans- Montana, plus d'un hôtelier et d'un commerçant en subirent les fâcheuses conséquences qui se manifestèrent par l'endettement et la faillite de plusieurs d'entre eux, devenus insolvables.

Etrangement, papa Gédéon qui gérait toujours la société de coopérative de consommation, fut tenu pour responsable des créances qu'il avait accordées à des hôteliers dans l'espoir d'une reprise des affaires. Il fut donc mis à pied assez brutalement en même temps qu'une partie de son personnel tels MM Robert, Schmid, Melone, Elisa Grandjean, Charlotte Roch et beaucoup d'autres qui perdirent leur gagne-pain, tout comme lui.

Dès lors, dès les hivers 1936/1937 et jusqu'en 1939, furent particulièrement pénibles pour la famille qui n'eut pratiquement pour moyens d'existence que le salaire de Jérémie qui avait fait un apprentissage de cuisinier et qui travaillait à l'hôtel Baur au Lac à Zurich, salaire qu'il envoyait entièrement à la maison.

Fort heureusement, Marcel, l'aîné qui exploitait depuis peu l'hôtel St-Georges put occuper durant ces terribles hivers, en son hôtel, Octavie en qualité de femme de chambre, Joseph comme aide- cuisinier, Marius comme

sommelier. Quant à Gabriel, il fut promu groom et vêtu d'un uniforme dont il n'était pas peu fier.

Mais au printemps 1937, papa Gédéon bravant la crise et retrouvant son courage d'une part et d'autre part comptant sur la sympathie dont il était l'objet dans son entourage, décide d'ouvrir un commerce à son compte. Pour ce faire, il fallait de l'argent et papa n'en avait pas ou presque pas. Il fallut donc avoir recours aux banques.

On approcha la BCV et le Crédit Sierrois. Tout deux faisant fi de la raison d'être d'une banque, refusèrent tout crédit, au prétexte que la situation politique du moment et financière du quémandeur ne leur inspiraient pas confiance.

Fort heureusement M. Byrde qui dirigeait la petite banque, dite « Banque de Montana » mieux inspiré que ses collègues de la plaine, octroya à papa Gédéon, un crédit de Fr. 5'000.--, le commerce fut ouvert au nom de Marius car la Coop avait fait signer une clause de 2 ans de non concurrence à papa Gédéon.

Dès lors, le projet envisagé par Gédéon Barras put se réaliser et sous l'enseigne de « Magasin Barras », une épicerie fut aménagée dans les locaux désaffectés du garage Garbaccio et ouvrit ses portes au printemps 1937. Marius qui avait accumulé un pécule de mille francs put acheter 2000 tablettes de chocolat pour démarrer le magasin.

Comme on peut l'imaginer, les débuts du magasin Barras ne furent pas aisés. Il eut à traverser une période de crise grave suivie de la seconde guerre mondiale. Il survécut aux séquelles de ces tragédies avec l'aide sporadique d'Octavie et d'autres membres de la fratrie. Toutefois les affaires – grâce au travail assidu de tous - commencèrent petit à petit à évoluer favorablement, ce qui permit d'assurer les besoins les plus urgents de la famille.

En 1940, un malheur survint avec le décès de maman Clotilde. Ce décès, comme on peut le penser, fut très douloureusement ressenti par toute la fratrie ; le dernier de celle-ci n'ayant alors que 10 ans. Papa Gédéon fut, dans ces circonstances, exemplaire de sérénité et de courage.

Devenu veuf à 55 ans, « papa Gédéon », comme l'appelaient ses amis, décida tout aussitôt de se consacrer exclusivement à ses enfants, décision qu'il respecta jusqu'à sa mort survenue en 1975, à l'âge de 90 ans.

Mais auparavant, soit en 1939, Jérémie quittant ses fourneaux dans l'hôtellerie rejoignit papa Gédéon et Marius pour former un trio responsable des affaires qui continuèrent désormais sous la raison sociale de G. Barras SA (société anonyme de famille).

On se rendit compte d'emblée qu'une épicerie traditionnelle ne pouvait pas se développer outre mesure, d'autant plus que 3 autres épiceries se disputaient déjà le territoire.

Il fallait donc trouver un nouveau créneau qui compléterait l'assortiment classique existant. Mais quoi ?

Jérémie se souvint alors que dans les hôtels et restaurants où il avait travaillé, le poisson et le poulet sous toutes leurs formes figuraient très fréquemment au menu ; par contre, ces mets étaient très peu servis dans les hôtels et restaurants du Haut-Plateau, voire même quasi inconnu de la clientèle privée.

Marius conseillé par Jérémie conclut que la vente de ces produits constituerait une exclusivité intéressante et compléterait judicieusement l'assortiment du magasin.

Or depuis peu s'était créée à Bâle, une société spécialisée dans l'importation des produits de la mer et de la ferme où l'on put s'approvisionner ; dès ce moment, notre magasin fut exploité sous le nom de « Comestibles G. Barras SA ».

Avec enthousiasme, on s'appliqua désormais à faire connaître et apprécier ces produits ; le succès ne tarda pas puisqu'on étendit peu de temps après l'activité par l'ouverture des succursales de Sierre et de Monthey.

La G. Barras SA reprend l'épicerie Fischer à Crans.

Vu l'heureux développement des affaires et les locaux devenus trop exigus, la G. Barras SA s'est vu contrainte de se déplacer dans des locaux plus vastes et plus modernes des Galeries Victoria à Montana.

Les séquelles de la guerre sont maintenant oubliées et le tourisme connaît un essor sans précédent.

Crans en particulier, devant la station de Montana, connaît une période de pleine expansion. Autrement dit, ce fut le début des années dites « glorieuses ».

A cette même époque, Marius rachète le sana Belgiqua, propriété du Baron Belge de Launoy qui y recueillait les blessés de la guerre. Marius en fait un hôtel qu'il exploite jusqu'à l'âge de 65 ans sous le nom de Hôtel Valaisia.

Pendant cette même période, il assume la présidence de la société de développement de Montana- Vermala, tâche très intéressante par les nombreux contacts qu'il a eus avec les hôtes marquants et de prestige qu'il rencontrait; le personnel de la société de développement était réduit au strict minimum car les recettes des taxes de séjour étaient maigres.

Marius a oeuvré de toutes ses forces pour la fusion des sociétés de développement de Montana-Vermala et de Crans-sur-Sierre.

Il fut – entre autre - l'instigateur du chemin pédestre qui conduit aujourd'hui encore du restaurant du Cervin à Vermala jusqu'à l'Arnouvaz.

Il faut aussi l'un des promoteurs de la réfection du Bisse du Roh et du bisse du Tsittoret qui sont devenus très rapidement des promenades très fréquentées.

1969 :

Poursuivant sa marche en avant, la G. Barras SA achète à Crans, en copropriété avec Jean-Louis Bagnoud 1500 m² de surfaces commerciales sises à Grand-Place Est et crée le premier supermarché sur le Haut-Plateau qui abritera sous le même toit, outre le rayon alimentation, une boucherie, une boulangerie- pâtisserie, un kiosque, un magasin de fleurs, un magasin d'arts ménagers et un d' audio-visuels.

1970 :

Le supermarché Grand- Place ouvre toutes grandes ses portes et connaît immédiatement un succès fulgurant dans les secteurs « alimentation » et « arts ménagers ». Cette époque fut l'apogée de la société familiale G. Barras SA.

On constatera à la lecture de ce petit historique du parcours de vie du jubilaire, que celui-ci fut – sa vie durant avec son frère Jérémie – le moteur et l'âme de la famille de Gédéon Barras, laquelle n'a jamais cessé de lui témoigner reconnaissance et affection.

Ad multos annos.